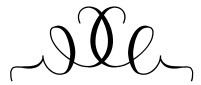


Janvier 1915.

Soldats dans une tranchée enneigée des Vosges.





EXPOSITION

FRANTZ ADAM

« CE QUE J'AI VU DE LA GRANDE GUERRE »

La Première Guerre mondiale fut le premier conflit à être massivement photographié. À côté des images officielles et des clichés des reporters de presse, ce sont les photographies des amateurs qui vont faire émerger une nouvelle culture visuelle de la guerre. Médecin combattant sur les principaux théâtres d'opération, Frantz Adam, d'origine alsacienne, se révèle l'un des plus singuliers et talentueux d'entre eux. Il nous a légué un fonds d'une exceptionnelle richesse pour voir « la Grande Guerre ».

Il aura fallu un siècle pour que ses prises de vues, la plupart inédites, soient enfin rassemblées à l'initiative de l'Agence France-Presse pour être présentées dans un ouvrage « Ce que j'ai vu de la Grande Guerre », aux éditions La Découverte, avec le label de la Mission du centenaire de la Première Guerre mondiale.

Regarder la guerre, la montrer sans la maquiller, c'est à quoi s'attache pendant quatre ans Adam avec son appareil portable, un Kodak Vest pocket, quand il ne secourt pas les innombrables victimes de son régiment, le 23^e R.I. Il circule en permanence des tranchées à l'arrière-front, donnant à voir les destructions et les souffrances d'un monde en guerre et les images fugaces mais prégnantes de la camaraderie humaine : Vosges en 1915, Somme et Verdun en 1916, Chemin des Dames en 1917, libération de la Belgique, entrée en Alsace...

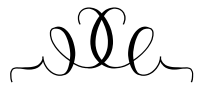
Patriote proclamé, humaniste revendiqué, Adam est psychiatre de formation. Son regard sur la guerre est empreint d'empathie avec ses camarades ainsi qu'à l'égard des soldats alliés et des prisonniers ennemis. Les Allemands n'apparaissent jamais, dans son objectif, comme des trophées de guerre.

Frantz Adam (1886-1968), psychiatre confirmé, a été médecin aide-major puis médecin-major au 23^e Régiment d'infanterie pendant la Grande Guerre. Après sa démobilisation, il entre à l'hôpital psychiatrique de Rouffach en Alsace, où il fera toute sa carrière, et devient un aliéniste réputé jusqu'à sa mort en 1968.



Frantz Adam en octobre 1917, dans l'arrière-front de Verdun (Meuse).





LE FONDS PHOTO DE FRANTZ ADAM ET L'AFP

Les photos du médecin militaire Frantz Adam ont suivi un long parcours avant d'être retrouvées, numérisées et confiées à l'Agence France-Presse (AFP), qui en assure l'exploitation et la diffusion via sa banque de données photographiques ImageForum. Le mérite en revient à Arnaud Bouteloup, petit-neveu par alliance d'Adam, qu'il avait rencontré, encore enfant, dans les années 1960. « C'était une forte personnalité, un homme très impressionnant, qui parlait haut en nous racontant la guerre », se souvient-il. Bouteloup, photographe amateur devenu assez actif dans ce domaine au début des années 2000, après l'avènement du numérique, avait vu ces photos dans une « petite cantine » chez ses parents à Paris à la fin des années 1970, avant d'en perdre la trace. Il finit par les retrouver en 2005, quand un membre de la famille lui envoie une « boîte », contenant plusieurs centaines de négatifs dans de petites enveloppes. Un peu – toutes proportions gardées – comme les fameux négatifs de la Guerre d'Espagne du photographe Robert Capa, récemment retrouvés dans une « valise mexicaine ».

LES PHOTOGRAPHES AMATEURS AU FRONT, PIONNIERS DU « JOURNALISME PARTICIPATIF » ?

Des combattants qui font des photos, des reporters de presse qui deviennent des photographes officiels, ou l'inverse : pendant la Grande Guerre, la confusion des genres va battre son plein, comme jamais auparavant. C'est un creuset où s'expérimentent de nouveaux codes de représentation de la guerre. Son aspect le plus novateur, qui fait étonnamment écho à la révolution médiatique actuelle, est l'importance prise dans le conflit par la photographie amateur. Combien sont les combattants, des officiers principalement, qui possèdent alors un appareil portable Kodak Vest Pocket comme Adam, ou Brownie, modèle plus répandu parmi les soldats britanniques ? On l'ignore, cela ne fait pas partie des statistiques des armées. Et pour cause, leur possession au front était prohibée, ou soumise à autorisation spéciale, selon les règles adoptées à Paris comme à Londres dès 1915. Mais la production considérable des clichés publiés à l'époque montre que le phénomène n'a pu être endigué. Un magazine, « Le Miroir », créé peu avant la guerre, propose dès août 1914 à ses lecteurs, en fait aux soldats, de payer « n'importe quel prix les documents photographiques relatifs à la guerre, présentant un intérêt particulier ». D'autres magazines suivront l'exemple. Et « L'Illustration » accepte les clichés de ses lecteurs, comme deux de l'amateur Frantz Adam. Si les mots sont lourds de propagande, la promesse du « choc des photos » est au rendez-vous. Leur qualité se mesure à l'émotion qu'elles peuvent susciter, aux transgressions violentes que le lecteur peut accepter. Nous retrouvons ici, sans tomber dans le risque de l'anachronisme, l'utopie du journalisme participatif revisité dans un autre temps historique de la culture visuelle, le nôtre, avec ses nouveaux outils, comme les « smartphones ».